

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'écrivain en herbe et le grillon

Michaël La Chance

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Chance, M. (2015). L'écrivain en herbe et le grillon. *Lettres québécoises*, (160), 5–6.

L'écrivain en herbe et le grillon



Mon premier portrait d'écrivain a été une notice dans le *Dictionnaire des écrivains québécois*, en 1983. Après quelques titres, j'y déclarais ceci : « Je m'écrivais des lettres à ouvrir plus tard, c'était la recherche d'une langue secrète... » Je parlais de moi-même au passé, en m'adressant à vous et à moi qui lisons ceci trente ans plus tard. La notice était accompagnée d'une photographie prise dans Hyde Park, où les grands arbres qui longent *The Serpentine* et leurs reflets dans l'eau ondoyaient comme un rideau du temps. La vie aurait pu s'arrêter là, j'avais trouvé mon éternité.

Qu'est-ce que je suis devenu depuis ? Je ne sais pas. Notre vie est faite de démons qui occupent les devants de la scène, des démons-mécaniques et des démons-clowns avec des petits jeux de miroir. Il faut du temps pour que le visage apparaisse. Parfois il est déjà là, tout autour, nous ne le voyons pas encore. Pour cet autoportrait dans les *Lettres*, je fais appel à mon démon de Hyde Park : Michaël, dit-il, il y a une photographie de toi sur la couverture, tu prends la pose comme dans un tableau de Géricault. Est-ce encore toi ? Arrive un jour où nous ne nous reconnaissons plus, nous souhaitons être nous-mêmes jusqu'à la fin, pourtant nous disparaissions, jour après jour, dans chaque chose que nous faisons, et même sans rien faire. L'écriture commence comme ça, une négociation à l'aveuglette pour tenter de savoir si l'on est encore vivant. Une morsure à la main, un coup d'œil pour apercevoir la trace des dents sur la peau.

L'écriture est un exercice d'une grande solitude et pourtant les autres sont là, fantomatiques dans l'écoute, alertes dans les vocables. Pendant que j'écris, je crois oublier l'abîme qui me sépare des autres et aussi de moi-même. Cet écart donne une résonance à ma voix, il est vrai, pourtant je ne l'entends pas, sauf lorsqu'elle me semble revenir de loin. Aujourd'hui, je tente un autoportrait, je me demande si je m'y

reconnais, parce que je m'écoute de trop près.

*La poésie est une herbe
qui danse, qui capture
un chant de la terre.*

Michaël, tu te parles. Tu te dis : quel est ce monde ? Tu en fais l'examen instant par instant. Le jour est une grande vérité dilatée, que dire de plus ? Tu es un enfant sur un bras spiralé du temps, avec un anneau à décrocher et l'espoir de remporter un autre tour.

Le carrousel dessine des cercles toujours plus vastes. Pourtant, sans l'enrobage du sens, tout s'arrêterait de tourner. Aux lisières du sommeil, j'imagine que j'étends les bras, je parviens à prendre appui sur l'air, je m'endors en tournoyant, je m'envole en touchant les extrémités du ciel. Le lendemain, je retrouve mes chantiers, je retourne à mes écritures. Pourquoi ? Parce que, avant d'écrire, j'avais déjà l'impression que ma vie était enlisée dans les pages d'un roman inachevé, qu'elle n'était qu'une pensée perdue dans un traité philosophique dans l'impasse. Alors je tente de donner suite, en retournant les phrases, au texte décousu de ma propre existence.

Malgré mon désarroi devant un monde profondément malade, médiocre et cruel, j'aime les êtres humains, à quelques exceptions près. J'aime leur spontanéité et leur courage. Pour la plupart, ils ont la grâce, que je n'ai pas toujours, d'être *dans* la vie. Cette beauté des êtres ne saurait se dire que par la poésie la plus pure. Ma poésie n'est qu'un petit cliquetis qui permet à un autre langage d'emprunter le couloir des mots et de s'infiltrer dans notre réalité pour en révéler la beauté. Lorsque j'étais enfant, j'avais appris à *tuter* le grillon en glissant un brin d'herbe dans son terrier, pour le chatouiller : au bout d'un certain temps, le petit animal faisait son apparition, son front bombé et noir d'abord, puis son petit corps musical, comme hypnotisé par l'herbe frétilante. La poésie est une herbe qui danse, qui capture un chant de la terre.

Car je dois l'avouer, j'ai le plus grand besoin de beauté, mais je suis trop lâche pour la chercher à chaque instant. De nombreux démons

troublent ma concentration, me portent à la paresse et me laissent confus. Je suis la personne la plus dispersée, je m'intéresse à tout, la mécanique quantique, la télépathie, la planétographie de Mars... tout m'entraîne de-ci de-là, pourtant je veux écrire pour accéder à la vraie vie qui est devant moi. Pour compliquer les choses, je me méfie de ma facilité à faire les choses, alors je me cherche des détours, je ne fais rien de bon sans me piéger moi-même.

Alors je n'écris pas, je crayonne. J'attends qu'un paysage complet se dessine tout seul, pendant que je m'occupe du détail. Parce que je crois qu'à partir de quelques mots jetés pêle-mêle, pourvu qu'ils soient retournés dans tous les sens jusqu'au sens, un miracle de l'écriture se produira. Car il n'y a rien de banal en ce monde, partout le monde passe dans le monde. J'aurai préféré faire de la peinture le jour plutôt que de m'acharner sur des textes dans la nuit, jusqu'à ne plus rien voir. Mes yeux embrouillés de mots, le reste n'est que cendres de fatigue. Je suis assez délirant pour me persuader que cela pourrait être un atout. Encore des michaëlires.

Je ne sais pas écrire, je sais seulement que c'est un travail fastidieux et désespérant. Je ne peux rivaliser avec de vrais écrivains, alors je tente des avancées, selon la stratégie d'Hemingway: « Chacun de ses livres devrait être, pour un véritable écrivain, un nouveau commencement, un départ une fois de plus vers quelque chose qui est hors d'atteinte. » Je mentionne en passant que mon père, écrivain en herbe (ah, l'herbe de nouveau) anglophone, avait écrit plusieurs lettres à Hemingway, que ma grand-mère n'avait pas postées, de crainte de déranger le grand écrivain, ce qu'elle m'a dit avoir regretté par la suite.

Je suis né à Neuilly à l'hôpital américain, de parents journalistes, j'ai été baptisé à Saint-Germain-des-Prés sur le tombeau d'ancêtres écossais dont la devise était « Tendre et vrai », la dépouille de Descartes dans les murs. J'ai couru sur les quais de la Seine, le fleuve a été ma scène primitive, je l'ai vu déborder dans la crue de 1958. J'ai été à l'école rue Georges V, à Saint-Pierre-de-Chaillot, où je trempais la plume dans l'encre violette pour « faire des bâtons ».

Pensionnaire d'un manoir, Le Grand Colombier, où je suis resté sept ans, j'étais fasciné, dès mon plus jeune âge, par les récits d'emmurés vivants. Il m'a été suggéré que ma soif de visages, qui ne m'a pas quitté, révélerait une vie antérieure au cachot. Il est vrai que j'ai vécu une période de ma vie au XVIII^e SIÈCLE, ayant fait une thèse sur la science et la politique chez Jean-Paul Marat, fasciné que j'étais par la représentation qu'en avait donnée Artaud dans le film de Gance. Une image conduisant à l'autre, je creuse une issue.

Invité par *Lettres québécoises* à présenter cet autoportrait, dans la nuit même je rêve d'animaux écorchés, je vois sur l'égal un agneau vidé de son sang, comme transparent, qui cherche du museau quelles carcasses l'accompagnent. Il dodeline lentement de la tête, peut-être cherche-t-il une caresse? Vraiment, quel drôle d'animal je fais! Qui est Michaël?

Dans un autoportrait, on peut révéler qu'on boit du thé Earl Grey, qu'on aime les chiens, bref, décliner ses préférences..., mais il faut aussi, en toute honnêteté, parler de l'amour et de la confiance que les autres ont mise en nous. Dante est passé par l'enfer, pour remonter vers la lumière. Dans toute création, pour une part, je doute et je me défais, je rechute dans la composante visqueuse de l'être. Et si je parviens à remonter, c'est que vous m'avez tendu la main, m'avez donné un peu de votre intelligence et de votre cœur.

David ROMANS



Pour l'amour de Dimitri

DIDIER LECLAIR

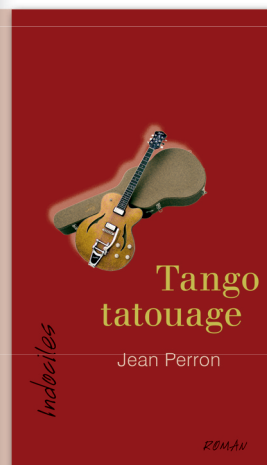
La fragilité des relations père-fils est au cœur de ce roman aux personnages attachants. Alors qu'il n'a de lien qu'avec sa belle-fille et son petit-fils Dimitri, un homme entre deux âges voit sa vie chambardée par des retrouvailles avec un vieux complice qui ravivent sa rupture avec son fils unique.



Les lectures terminales

JEAN DUMONT

Hugues n'a plus que quelques mois à vivre. Il demande à chacun de ses amis de lui conseiller un livre. Il jure de les lire tous, de la première à la dernière page. Ces lectures terminales seront ses accompagnatrices. Dans chaque livre, il découvrira les liens qui l'unissaient à ses amis.



Tango tatouage

JEAN PERRON

Un train file dans la pampa en Argentine. À bord de ce train, le narrateur se remémore les moments qu'il vient de vivre à Buenos Aires. Ses retrouvailles avec Ninon, accusée d'être une descendante de nazis, ont toutefois chaviré dans bien d'autres histoires, avec l'apparition d'un ex-amant jaloux et d'un truand reconverti.

21,95 \$ — Offert en PDF et ePub

Indociles



www.editionsdavid.com